

AVIS DE SOUTENANCE

M. FLORIAN GALLON présente ses travaux en soutenance le :

22 novembre 2014 à 14h00

à l'adresse suivante :

Université Bordeaux Montaigne - Salle des thèses - Bâtiment Accueil 2ème étage

en vue de l'obtention du diplôme :

Doctorat Histoire médiévale

La soutenance est publique.

Titre des travaux : Moines aux extrémités de la terre. Fonctions et représentations du monachisme dans la péninsule ibérique du haut moyen âge (VIIIe - XIe siècle)

Ecole doctorale : Montaigne-Humanités

Formation doctorale : Master Mention Histoire, Histoire de l'Art, Archéologie Spécialité Archéologie

Section CNU : 21 - Histoire/civilisations : mondes anciens

Unité de recherche : Institut de recherche sur l'Antiquité et le Moyen Age

Directeur : M. PATRICK HENRIET, Directeur d'Etudes

Membres du jury

Nom	Qualité	Etablissement	Rôle
Mme ISABELLE CARTRON KAWÉ	Professeur des Universités	Université Bordeaux Montaigne	
M. CARLOS DE AYALA MARTINEZ	Professeur (université étrangère)	UNIVERSITE AUTONOME DE MADRID (ESPAGNE)	
M. PATRICK HENRIET	Directeur d'Etudes	ECOLE HAUTES ETUDES SCIENCES SOCIALES	
M. DOMINIQUE IOGNA-PRAT	Directeur de recherche	ECOLE HAUTES ETUDES SCIENCES SOCIALES	
M. PHILIPPE SENAC	Professeur des Universités	UNIVERSITE PARIS 4 PARIS-SORBONNE	

Thèse de doctorat en histoire médiévale

Université Bordeaux Montaigne

Moines aux extrémités de la terre. Fonctions et représentations du monachisme dans la péninsule Ibérique du haut Moyen Âge (VIII^e-XI^e siècle)

Florian Gallon

Cette étude vise à analyser la place occupée par les moines et les monastères, d'un double point de vue pratique et idéologique, dans la société hispanique du haut Moyen Âge, à l'exclusion de la Catalogne et d'al-Andalus. Elle s'appuie sur une documentation dont la part prépondérante est constituée par un corpus de plusieurs milliers de chartes, mais qui s'alimente aussi à d'autres types de sources : textes normatifs, liturgiques ou épigraphiques, manuscrits, images peintes et sculptées, maigres données livrées par l'archéologie. Sur un sujet qui a donné lieu depuis plusieurs décennies à une production bibliographique abondante mais très dispersée, il s'agit de proposer une vision d'ensemble actualisée, nourrie de recherches à nouveaux frais et des dernières avancées de l'historiographie dans le champ des études monastiques.

Le premier temps de l'analyse est consacré à cerner au plus près une condition monastique dont la définition est loin d'aller de soi. Que des moines aient vécu dans la péninsule Ibérique chrétienne du haut Moyen Âge est évidemment hors de doute, mais il faut s'interroger sur les spécificités de leur genre de vie et sur la reconnaissance sociale de ces dernières. L'attention portée au lexique révèle d'emblée la difficulté de l'entreprise. Entre le groupe de clercs entourant un évêque et la communauté cénobitique, entre l'église rurale et le petit monastère privé, entre le pieux laïc voué à Dieu et le moine retiré du monde, les termes employés sont souvent les mêmes et ne permettent guère de percevoir les nuances que l'on serait porté à croire bien établies. L'effet de brouillage produit par l'approche lexicosémantique trouve confirmation dans l'étude des normes et des pratiques censément constitutives du monachisme. Le moine est bien, en principe, celui qui vit selon les préceptes d'une règle, mais l'indétermination de celle-ci, dans un système où domine jusqu'à l'orée du XI^e siècle au moins la fluidité des *codices regularum*, laisse le champ libre à d'innombrables variations. Le pouvoir de l'abbé paraît alors se fonder davantage sur la relation interpersonnelle qui l'unit à ses moines – parfois contractualisée par l'intermédiaire d'un pacte écrit – que sur l'autorité supérieure d'une règle conçue comme stock de références

hétéroclites, susceptibles d'être combinées de multiples façons. Dans bien des cas, il est permis de croire que ni règle, ni abbé ne viennent régenter la vie quotidienne de ceux que les textes désignent pourtant comme « moines » vivant dans des « monastères ». Cet état du monachisme, que l'on pourrait qualifier de proto-institutionnel, explique sans doute les distorsions que la documentation donne à voir entre, d'une part, un idéal de perfection monastique affirmé comme partout dans l'Occident chrétien – le moine est celui qui renonce au monde pour se consacrer à l'ascèse et au service de Dieu –, et, d'autre part, sa mise en pratique assouplie : les accommodements ne donnent pas toujours lieu à de sévères réprobations. De cette ductilité de la vie monastique résulte peut-être une apparence physique et une représentation iconographique des moines assez indifférenciées.

Une deuxième série de réflexions porte sur les modalités de la polarisation sociale exercée par les monastères. Si l'on admet la validité d'un postulat fonctionnaliste, l'attraction exercée par les monastères vient de ce qu'ils répondent, par leur existence même ou par leur action, aux attentes – quelles qu'elles soient – de ceux qui se tournent vers eux. Dans cette optique, trois grandes catégories de relations sociales au phénomène monastique se dégagent, qui mêlent toujours inextricablement une logique terrestre répondant à des intérêts économiques, sociaux et politiques, et une logique de salut, déterminée par la préoccupation de la rédemption. La première peut être caractérisée par le diptyque fondation-domination : une grande partie des monastères connus, dans la chrétienté hispanique du haut Moyen Âge, procède d'une logique de fondation « privée ». Ces établissements sont conçus comme objets stratégiques, utiles à promouvoir les intérêts multiples des individus et des groupes qui les placent et les maintiennent sous leur pouvoir – royauté et aristocratie, mais aussi élites rurales d'un rang plus modeste. La deuxième est celle qui dérive du recrutement des communautés monastiques. Parce que les moines sont astreints à la chasteté et ne peuvent assurer eux-mêmes le renouvellement générationnel de leur mode d'existence, les monastères doivent nécessairement s'alimenter au-delà de leur enceinte. Entre monachisme et société, les conversions à la vie religieuse tissent ainsi un faisceau de liens croisés. La troisième catégorie est celle que fait naître la pratique du don aux monastères. Mus par une complexe logique de l'échange que les travaux récents invitent à ne pas borner trop simplement à une réciprocité mécanique, des laïcs – y compris, et sans doute dans une assez large mesure, de simples paysans alleutiers – ou des clercs séculiers se délestent au profit des communautés monastiques de biens meubles et immeubles ; ils en espèrent en retour des formes de services variés, aussi bien matériels que spirituels, même si l'intercession pour les vivants et la commémoration des défunts ne semblent pas avoir occupé une place aussi centrale dans la

liturgie des monastères hispaniques du haut Moyen Âge qu'elle ne le faisait à la même époque au sein des grands monastères de l'empire carolingien ou, plus évidemment encore, à Cluny.

Un troisième et dernier moment vise à replacer les moines dans le monde où ils vivent, dans le but de saisir leur intégration pratique à la société et à l'espace au sein desquels ils évoluent, en même temps que la place qui leur est octroyée dans les systèmes de représentation de l'Église et de l'ordre social. Même si le moine, étymologiquement, se définit par sa condition solitaire, c'est-à-dire par une aspiration à vivre séparément de ses congénères, son rapport au monde apparaît marqué par une profonde ambivalence, une tension permanente entre deux pôles, celui de l'exclusion et celui de l'inclusion. L'exclusion forme, assurément, l'un des piliers de la vie monastique. Elle se veut à la fois sociale et spatiale : pour préserver la pureté de leur vie consacrée à Dieu, les moines doivent prendre leurs distances avec le monde corrompé ; ils gagnent alors le désert ou se barricadent derrière une clôture protectrice. Les textes dessinent ainsi l'image d'un monachisme modelé par l'idéal de rupture, qui n'est pas sans implications effectives. L'érémisme à la mode des Pères du désert continue, au moins en certaines régions, d'être pratiqué par les moines les plus exigeants. Les cénobites vivent retirés derrière des murs et des portes. Une aura de sacralité détache dans l'espace toute église, partant tout monastère. La force des monastères les plus puissants est de conquérir peu à peu l'amplification de cette zone préservée pour jouir au bout du compte, forts des privilèges d'immunité et d'exemption délivrés en leur faveur par les souverains et les papes, d'une forme d'extraterritorialité qui les place en dehors de l'espace commun. Pour autant, aucun monastère, ni même aucun ermitage, n'est jamais une monade hermétique, imperméable à son environnement. Le siècle franchit la clôture : comme espaces de charité et de pieuse retraite, comme lieux de réclusion ou de relégation, les monastères s'ouvrent aux pénétrations extérieures et participent à maintenir l'ordre social dans ses fondements socio-économiques, politiques et moraux. En direction inverse, des moines parcourent le monde et fréquentent les puissants ; promus à l'épiscopat, juges, scribes, membres de l'entourage royal, ils doivent à leur instruction, à leur haute extraction sociale ou au prestige de la vie ascétique de se trouver engagés dans le monde, parfois au tout premier plan. D'une façon plus diffuse, moines et monastères sont les agents d'une maîtrise de l'espace social qu'ils participent activement à structurer, c'est-à-dire à dominer, à exploiter, à peupler et à sacraliser : ils conduisent les défrichements, densifient l'occupation, étendent le réseau des lieux de culte, attirent et fixent les populations, les placent sous leur contrôle seigneurial, pourvoient à leur encadrement pastoral. La présence voisine de l'Islam colore ce

rapport au monde de teintes originales. La situation des monastères évolue au rythme des flux et des reflux de la conjoncture politico-militaire : si la conquête de 711 et les raids amirides de l'an mil les frappent de plein fouet, les périodes d'expansion chrétienne favorisent leur épanouissement et leur consolidation. L'atmosphère conflictuelle qui résulte de ce contexte frontalier entraîne la réorientation partielle des missions monastiques vers le secours porté aux victimes de la guerre ou la défense du territoire.

Les moines exercent donc, dans la péninsule Ibérique du haut Moyen Âge, un ensemble varié de fonctions qui les positionne souvent, dans les faits, au centre du jeu social. Mais il est peut-être aussi important de noter que, par-delà l'éclat d'un genre de vie apparenté à une forme de sainteté pratiquée ici-bas, le groupe des moines se trouve réduit, dans les représentations de l'ordre du monde, à la marginalité ou à l'invisibilité. En raison sans doute de la domination des souverains, qui conservent la haute main sur les affaires de l'Église, en conséquence aussi de l'idéal de retrait qui doit les animer, les moines n'occupent apparemment pas, dans ce qu'il nous est donné de percevoir des constructions idéologiques et ecclésiologiques, une position hiérarchiquement exhaussée : aucune source, image ou production littéraire, d'origine monastique ou non, ne s'attache alors à soutenir l'idée, promue à la même époque au nord des Pyrénées, selon laquelle les moines formeraient l'élite d'une société chrétienne hiérarchisée en fonction d'un critère de pureté, et pourraient prétendre, à ce titre, occuper le sommet de l'ordre du monde.

Le XI^e siècle – et tout particulièrement sa seconde moitié – est, à bien des égards, le temps d'une normalisation. La pénétration accrue des idées et des hommes venus du nord des Pyrénées et la volonté réformatrice des souverains, à partir du règne de Sanche III de Pampelune, en sont les principaux moteurs. En l'espace de quelques décennies, le monachisme connaît un ensemble d'évolutions touchant aussi bien le domaine des pratiques que l'idée de sa place dans la société. Se diffuse alors avec une ampleur sans précédent, même si ses racines plongent au début du X^e siècle, l'adoption de la règle bénédictine comme texte de référence : le monachisme y gagne une définition plus rigoureuse que promeut en parallèle le renouveau conciliaire, d'où émerge une meilleure séparation des genres de vie et des fonctions. C'est le temps d'une institutionnalisation nettement accentuée des communautés monastiques et des premières représentations iconographiques de moines bien distingués par un habit qui leur soit propre ; le temps des premiers cartulaires et des premières œuvres narratives de quelque ampleur composées au sein des monastères. C'est aussi le temps des premiers nécrologes et d'un développement sans précédent de la fonction médiatrice du monachisme. C'est enfin le temps de l'agrandissement des églises monastiques, reconstruites

dans le style roman, celui de la mise en valeur renouvelée des espaces sacrés qui s'étendent autour d'elles, des immunités démultipliées et d'une véritable seigneurialisation du pouvoir monastique. L'accumulation d'indices convergents et concomitants donne donc à croire que les monastères d'Hispanie, rouages essentiels dans la mise en place d'un système d'Église plus conforme aux schémas en vigueur outre-Pyrénées, entrent alors dans une nouvelle époque de leur histoire.